

LA CINQUIÈME OFFENSIVE ALLEMANDE SE TRANSFORME

# EXCELSIOR

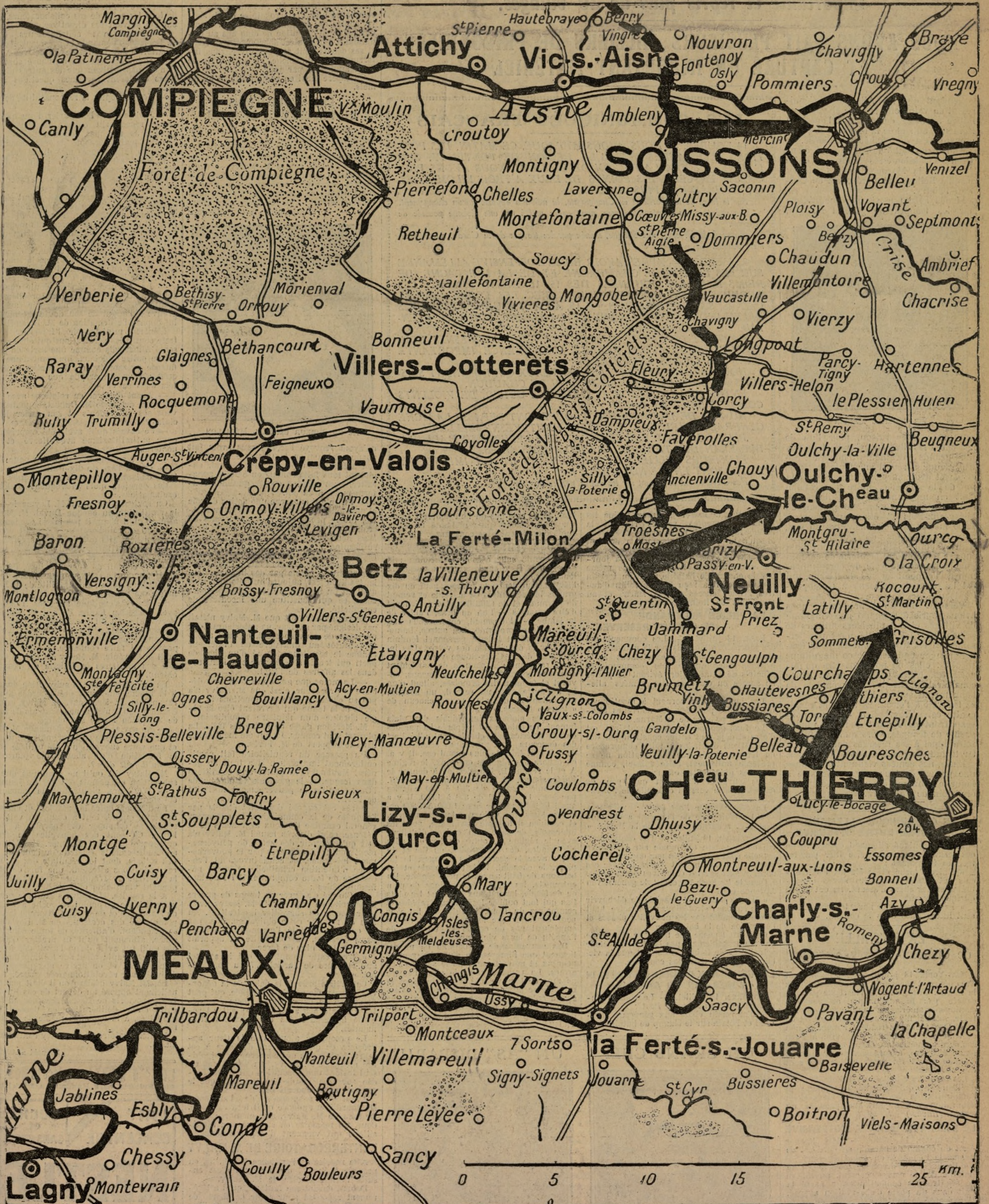
9<sup>e</sup> Année. — N° 2.799. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Vendredi  
**19**  
JUILLET  
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
20, rue d'Engbien, 20. — PARIS (X<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Gut. 12-45  
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

UNE JOURNÉE GLORIEUSE POUR NOS ARMES



NOUS AVONS RÉALISÉ UNE FORTE AVANCE ENTRE L'AISE ET LA MARNE SUR UN FRONT DE 45 KILOMÈTRES

L'avance allemande, qui fut enrayée dès le premier jour de l'attaque, est actuellement brisée à l'est et à l'ouest de Reims. En outre, hier, une offensive française menée par les troupes du général Mangin, entre Belleau et Fontenoy, a atteint les

Soissons et s'est avancée dans la direction d'Oulchy-le-Château. Ce fut une magnifique contre-attaque, et l'on peut considérer, dès à présent, que la cinquième grande offensive allemande, menée par les meilleures troupes impériales, tourne à notre avantage



DE L'OUEST DE SOISSONS A CHATEAU-THIERRY

# VICTORIEUSE CONTRE-ATTAQUE DES TROUPES FRANCO-AMÉRICAINES

Sur un front de 45 kilomètres, nous avons réalisé une avance importante et repris plus de 20 villages.

NOUS AVONS FAIT PLUSIEURS MILLIERS DE PRISONNIERS  
ET CAPTURÉ UN IMPORTANT MATÉRIEL

Pendant que les Allemands s'épuisent en vains efforts pour élargir leur mince avantage de terrain à l'ouest de Reims et au sud de la Marne, notre manœuvre s'est déclenchée victorieuse.

Nous avons attaqué sur le front d'environ 45 kilomètres compris entre l'Aisne et la Marne, depuis Fontenoy jusqu'à Belleau, au nord-ouest de Château-Thierry.

Ménée avec une vigueur magnifique par les troupes du général Mangin,



LE GÉNÉRAL MANGIN

qui passe, avec raison, pour l'un de nos chefs les plus énergiques et de nos plus grands entraîneurs d'hommes, notre attaque a réussi sur toute la ligne, et paraît avoir surpris l'ennemi. Dès la fin de la matinée, notre progression était en moyenne de six kilomètres. Nous tenions, au nord, le plateau de Missy-aux-Bois et étions parvenus à 1.500 mètres de Soissons. Plus au sud, nous approchions de Parcy, Saint-Rémy, Neuilly-Saint-Front, tenant ainsi sous le feu de notre artillerie de campagne la principale voie de communication de l'ennemi au sud de l'Aisne, qui est la route de Soissons à Oulchy-le-Château.

Vers la fin de l'après-midi, nous avions repris à l'ennemi une vingtaine de villages et fait plusieurs milliers de prisonniers. La bataille n'est pas terminée. Il est trop tôt encore pour évaluer les conséquences de ce magnifique succès : elles ne pourront être qu'importantes. Notre progression va gêner considérablement les mouvements de l'ennemi au sud de l'Aisne, où déjà il se trouvait à l'étroit. Et s'il veut réagir contre cette progression, c'est un nouveau front de combat qu'il lui faudra gagner de troupes, alors qu'il lui fallait faire appel à ses réserves pour alimenter la lutte engagée à l'ouest de Reims. Enfin, nos armées viennent de donner une preuve de leur valeur offensive à laquelle l'ennemi, dans sa présomption, était loin de s'attendre.

Jean VILLARS.

## LE COMMUNIQUÉ ALLEMAND ENREGISTRE NOTRE OFFENSIVE

Le communiqué allemand enregistré en ces termes l'offensive prise hier par les troupes françaises :

« Entre l'Aisne et la Marne, les Français ont attaqué avec des forces importantes et des chars d'assaut. Ils ont gagné quelque terrain. »

« Les réserves que nous tenions prêtes sont intervenues dans le combat. »

## LA BATAILLE de Château-Thierry-Massiges

NEW-YORK, 18 juillet. — Le public suit avec fièvre et passion la seconde bataille de la Marne. Une grande fièvre règne partout, causée par la magnifique attitude des contingents américains sur le champ de bataille, mais il n'y a aucune jactance, et de nombreux journaux rendent hommage non seulement à Pershing mais aussi à Foch des succès américains, disant que c'est à sa haute direction, à sa façon de disposer et d'amalgamer les troupes alliées que sont dus ces succès.

Les premiers résultats de la bataille n'ont d'ailleurs fait qu'augmenter la confiance et l'admiration en Amérique pour Foch. Cette admiration est aujourd'hui presque un dogme. (Havos.)

## LE KAISER ASSISTAIT À L'OFFENSIVE

AMSTERDAM, 18 juillet. — Karl Rosner écrit du champ de bataille au nord-est de Reims, le 16 juillet, au Lokal Anzeiger :

« Le kaiser, désireux de participer à la bataille dès le commencement, a passé la nuit dans un poste d'observation avancé. Il a écouté la musique terrible de notre bombardement et a observé la chute des projectiles sur les positions ennemies. »

« Quelques minutes après notre bom-

**LECONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER**  
Rue de Rivoli 53, PARIS  
COMMERCE, COMPTABILITÉ, STENO DACTYLO, LANGUES, etc.  
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

## LES COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — NOUS AVONS ATTAQUÉ, CE MATIN, LES POSITIONS ALLEMANDES DEPUIS LA RÉGION DE FONTENOY, SUR L'AISNE, JUSQU'À LA RÉGION DE BELLEAU. NOUS AVONS PROGRESSÉ EN CERTAINS POINTS DE DEUX À TROIS KILOMÈTRES. ON SIGNE DES PRISONNIERS.

Sur le front de la Marne et en Champagne, la nuit n'a apporté aucun changement. Au sud-ouest de Nanteuil-la-Fosse, nous avons arrêté net une violente poussée de l'ennemi.

Au nord de Prosnes, une attaque, menée par les troupes de la Garde, a complètement échoué.

23 HEURES. — APRÈS AVOIR BRISE L'OFFENSIVE ALLEMANDE SUR LES FRONTS DE CHAMPAGNE ET DE LA MONTAGNE DE REIMS DANS LES JOURNÉES DES 15, 16 ET 17 JUILLET, LES TROUPES FRANÇAISES, EN UNION AVEC LES FORCES AMÉRICAINES, SE SONT PORTÉES, LE 18, À L'ATTAQUE DES POSITIONS ALLEMANDES ENTRE L'AISNE ET LA MARNE, SUR UNE ÉTENDUE DE 45 KILOMÈTRES.

PARTANT DU FRONT AMBLENY-LONGPONT-TROESNES-BOURESCHE, NOUS AVONS RÉALISÉ UNE AVANCE IMPORTANTE DANS LES LIGNES ENNEMIES.

NOUS AVONS ATTEINT LES PLATEAUX QUI DOMINENT SOISSONS AU SUD-OUEST ET LA RÉGION DE CHAUDUN.

ENTRE VILLERS-HELON ET NAUROY-S-OURCQ, DE VIOLENTS COMBATS SONT EN COURS.

AU SUD DE L'OURCQ, NOS TROUPES ONT DÉPASSÉ LA LIGNE GÉNÉRALE MARIZY-S-GENEVIEVE-HAUTEVESNES-BELLEAU.

PLUS DE VINGT VILLAGES ONT ÉTÉ REPRIS PAR L'ADMIRABLE ELAN DES TROUPES FRANCO-AMÉRICAINES.

PLUSIEURS MILLIERS DE PRISONNIERS ET UN IMPORTANT BUTIN SONT ENTRE NOS MAINS.

Pas d'événement important sur les autres parties du front.

barquement, le kaiser a eu en mains les premiers comptes rendus relatant la bonne façon dont nous avons progressé. Jusqu'à la tombée de la nuit, renonçant même à un moment de repos, il est resté avec ses troupes. Pendant toute la journée d'aujourd'hui, il est resté de même sur le champ de bataille, face au terrain contesté, et il a reçu les nouvelles d'autres grands succès sur la Marne et au sud-ouest de Reims. »

## LA PRESSE ALLEMANDE SE MONTRE RÉSERVÉE

BALE, 18 juillet. — Les commentaires des journaux allemands sur la nouvelle offensive répondent très exactement à la brièveté inaccoutumée des communiqués officiels de l'état-major, évitant de parler de succès ou d'échec des armées allemandes.

Les journaux se bornent à mentionner les nouvelles poussées, les nouvelles attaques ou le passage de la Marne.

Le fond général des commentaires est d'ores et déjà tout entier constitué par des explications destinées à faire comprendre en termes voilés que la situation ne se présente nullement, cette fois-ci, comme dans les précédentes offensives.

Les journaux n'ajoutent que peu de choses à cette version officielle de l'offensive :

La Strassburger Post écrit : « La résistance de l'ennemi a été opiniâtre et acharnée au sud de la Marne. »

AMSTERDAM, 18 juillet. — Les commentaires de la presse allemande sur l'offensive actuelle sont caractérisés par une singulière retenue qui fait un fort contraste avec ses observations sur les offensives précédentes.

Dans le Berliner Tageblatt, le général von Ardenne écrit :

« Il sera seulement possible de découvrir les intentions stratégiques de notre haut commandement par les nouvelles phases et l'extension de la bataille. »

Ce journal pense que l'attaque allemande ne sera probablement pas limitée au secteur actuel près de Reims. Il conclut que la victoire, jusqu'ici, n'est pas complète.

## LES GÉNÉRAUX GOURAUD ET PÉTAÏN JUGÉS PAR UN ANGLAIS

LONDRES, 18 juillet. — Le colonel Repton écrit au Morning Post :

« J'ai rendu visite aux généraux Gouraud et Pétain sur le champ de bataille ac-

tuel. Je ne sais pas où l'on pourrait trouver deux soldats plus brillants ou deux chefs d'un talent plus consommé. »

## UNE VISITE À NOS BLESSÉS

Une petite salle de l'hôpital Rollin : la salle Iena. Il y a, dans une atmosphère lourde, couchés dans des appareils dont l'aspect seul donne le frisson, neuf ou dix grands blessés entrés de la veille et venant de Dormans et de Châtillon. Deux viennent d'être amputés : l'un du bras, l'autre de la jambe — et dormant, encore sous l'influence du chloroforme. Les autres, immobiles, regardent l'alerte personnel féminin préparer la distribution des vivres. Des infirmières de la Croix-Rouge vont et viennent, rangeant des paquets de pansement dans des bocaux, alignant des fioles, ouvrant et fermant des armoires, allant d'un lit à l'autre avec un regard, un sourire, une attention délicate pour chacun de « leurs » blessés.

Sur des plateaux individuels des plats fumants. La cuisine est préparée ici par des dames américaines, et elles ont allié l'art des douceurs aux principes scientifiques dont il faut faire le plus grand cas. Il y a, au dehors des régimes spéciaux, le régime A et le régime B, l'un destiné à donner le fluide simple, et l'autre le fluide nutritif. Le premier assure de 300 à 500 calories par jour. Le second de 800 à 1.000. Il y a aussi le petit régime avec 1.600 à 1.800 calories. Mais que voilà des termes sévères, et combien il importe davantage, pour les intéressés, de savoir qu'on leur distribue, avec le régime A, outre du bouillon, des citronnades, des orangeades, du thé et du lait ; avec le second, les potages, le tapioca, le chocolat, le lait de poule et les boissons de fruit ; avec le petit régime, les entremets, les œufs, les puddings de pain ou de féoule, les gâteaux de riz et les plats fins qui font oublier les cuisines rapides et sommaires du front. Il suffit de les voir pour constater que leurs blessures ne les empêchent pas de conserver un peu de l'appétit de leurs vingt ans.

Des souvenirs de la bataille ils ne retiennent que l'impression d'un changement heureux et magnifique dans le sort de nos armées. La poussée ennemie s'est heurtée au mur de leur volonté. Et maintenant la nouvelle se propage que notre contre-offensive a entamé les forces du monstre. Leur visage énergique sourit. Un rayon de victoire est entre dans cette atmosphère de douleur. — R. V.

## UN GRAND CHEF



LE GÉNÉRAL DEGOUTTE

## UN "AS" DISPARU



LE LIEUTENANT QUENTIN ROOSEVELT

M. MALVY DEVANT LA HAUTE COUR

## LE PROCUREUR GÉNÉRAL RÉCLAME UNE PEINE MINIMUM DE CINQ ANS DE DÉTENTION

L'ancien ministre de l'Intérieur se défend avec une grande énergie.

Il n'est plus question maintenant d'ajournement ni de motion Bepmale.

Après la lecture des réquisitions du procureur général, M. Antonin Dubost a commencé hier l'interrogatoire de M. Malvy, contre qui le ministère public réclame une peine de détention de cinq ans au minimum. Le procès est donc engagé au fond, et ses débats vont se poursuivre, sans interruption le dimanche, au petit train de deux audiences par jour.

On espère ainsi en avoir fini à la fin du mois.

## LES RÉQUISITIONS DU PROCUREUR GÉNÉRAL

Il est environ 9 h. 30 quand M. Merillon commence sa lecture.

Après avoir écarté, comme démentis par l'information, les trois chefs d'inculpation d'abord relevés contre M. Malvy — communication personnelle de documents militaires secrets ; renseignements fournis sur l'attaque du Chemin des Dames ; provocation directe aux mutineries de Couvres — le réquisitoire fait remarquer



LE PROCUREUR GÉNÉRAL MÉRILLON

qu'ayant renvoyé l'accusé sans avoir fait aucune instruction la Chambre donnait à son accusation un caractère général, englobant tous faits connus ou à faire apparaître, avec mission de les qualifier conformément à la loi.

En ce qui concerne une action directe et personnelle faisant de M. Malvy un traître, dit le procureur, rien ne permet de croire qu'il ait trahi la France à prix d'or. Mais nous relevons des charges plus que suffisantes, négligences coupables, encouragements, oublis du devoir, d'avoir prêté aide et concours efficaces aux crimes commis contre la patrie par des hommes dont la trahison est aujourd'hui établie, sans qu'il ait pu ignorer la criminalité de leurs actes, ce qui constitue une incontestable complicité.

Le réquisitoire dit que M. Malvy n'était pas désigné par ses travaux antérieurs pour un poste de gouvernement, et qu'il apparaît plutôt au ministère de l'Intérieur comme le serviteur dévoué d'un chef de parti qui tenait à conserver son influence dans les affaires de l'Etat.

Le moins que nous puissions dire, déclare le procureur, c'est que M. Malvy n'a pas su observer dans ses fonctions la règle absolue d'un ministre républicain.

M. Merillon passe en revue les faits. La plupart sont connus. Ils ont été mentionnés dans le rapport de M. Pérès.

Un passage du réquisitoire fait particulièrement impression. Il a trait au général Maunoury ou plutôt aux conditions dans lesquelles le glorieux vainqueur de l'Ouroq quitta le gouvernement militaire de Paris.

Après cet exposé des faits établis par l'enquête de la commission, le procureur général examine les deux arguments de la défense, celui d'après lequel M. Malvy n'a fait qu'accomplir des actes de gouvernement voulus et délibérés par le gouvernement lui-même, et celui invoquant l'absence d'intention criminelle, élément nécessaire de toute complicité. Il les déclare insuffisantes.

Chargé d'assurer en temps de guerre la sécurité du pays, dit-il, M. Malvy avait pour devoir de surveiller les traîtres. Au lieu de remplir cette obligation, il a, par sa conduite, facilité l'accomplissement de leurs desseins. Sa complicité en apparaît avec d'autant plus de force.

C'est cette complicité qui le soumet aux rigueurs de l'article 77 du Code pénal.

Cet article prévoit la peine de la déportation dans une enceinte fortifiée, qui peut descendre de deux degrés jusqu'à la détention de 5 ans au minimum, s'il est accordé à l'accusé des circonstances atténuantes.

Le procureur ajoute que la Cour appréciera ce qu'il convient de faire à cet égard. Mais en ce qui concerne la culpabilité même de M. Malvy, il n'admet pas un seul instant une absolue qui serait fondée sur une indulgence politique que le pays ne comprendrait pas.

Avant la suspension de l'audience, M. Bourdillon annonce qu'il fera remettre, au nom de M. Malvy, aux membres de la Cour, un mémoire en réponse aux réquisitions qui viennent d'être entendues.

## L'INTERROGATOIRE DE M. MALVY

À la reprise de l'audience, à 2 h. 35, on procède à l'appel des témoins. C'est ensuite l'interrogatoire de M. Malvy.

Debout devant son fauteuil, qu'il a légèrement repoussé pour avoir la liberté de ses mouvements, l'ancien ministre de l'Intérieur affirme qu'il a renseigné les gouvernements dont il faisait partie aussi complètement que possible et se défend d'avoir pratiqué une politique personnelle.

— Je n'ai pas rendu compte, naturellement, de tous les détails, dit M. Malvy,

mais tous les faits importants ont été communiqués au gouvernement.

Sur une question de M. Dubost, M. Malvy déclare qu'il accepte la responsabilité de tous les actes de ses collaborateurs, qui ont agi suivant ses directives.

Parmi vos collaborateurs était M. Leymarie, demande le président. Avait-il autorisé sur les mêmes directives ?

Il jouissait de ma confiance absolue. Il n'est pas douteux que les autres directeurs traitaient certaines questions avec lui.

— Vous acceptez la responsabilité de ses actes ?

— Je dois cependant parler d'une affaire venue récemment devant le conseil de guerre. Je n'ai pas connu l'incident du chèque, mais j'accepte la responsabilité des actes faits d'après mes directives.

M. Malvy affirme qu'il s'est efforcé d'endiguer la propagande défaitiste, mais qu'il a pensé que certaines mesures d'exécution pouvaient être désavantageuses.

Il a connu Almeréda au début de la guerre. Il voulait que le Bonnet Rouge fût un organe patriotique. Pendant dix-huit mois, il lui a fait des versements mensuels de 1.500 à 2.000 francs, à condition qu'il aurait une attitude française. Lorsque le Bonnet Rouge changea d'attitude, d'accord avec M. Briand il lui supprima la subvention, tandis que M. Briand le faisait surveiller par la censure.

Le procureur général doute que les subventions aient alors cessé réellement, ajoute M. Malvy. Il n'apporte aucune preuve à l'appui de son doute. Et moi je lui oppose l'affirmation de M. Briand !

L'ancien ministre de l'Intérieur proteste contre les déclarations qui ont représenté Almeréda comme une sorte de préfet de police officieux, jouissant d'une influence extraordinaire. M. Malvy prétend qu'il n'a vu Almeréda que cinq ou six fois dans sa vie.

— Avant d'entrer en relations avec Almeréda, demande M. Dubost, connaissiez-vous ses antécédents et son casier judiciaire ?

— Je savais qu'il avait été emprisonné pour antimilitarisme avec Hervé et de nombreux autres.

— Il y a eu une condamnation pour vol ?

— Oui, à l'âge de dix-huit ans. Ses autres condamnations étaient politiques.

Ces derniers mots provoquent quelques exclamations.

On revient plus loin à M. Leymarie et à la restitution du chèque Duval. M. Malvy affirme qu'il n'aurait pas laissé condamner son ami et collaborateur s'il avait connu un seul des faits qui l'ont fait arrêter.

— Toute la responsabilité est à M. Leymarie ? demande M. Dubost.

— Le conseil de guerre a jugé, déclare M. Malvy. Je ne puis le juger à mon tour. La question de la responsabilité de M. Leymarie me dépasse.

M. Malvy s'explique sur ses relations avec Sébastien Faure, de qui M. Gustave Hervé lui avait dit : « Sébastien Faure est un entêté, mais, s'il vous donne sa parole d'honneur de cesser sa propagande, vous pouvez lui faire confiance. » C'est ainsi qu'il le fit venir. M. Malvy dit que le Conseil des ministres le félicita du résultat obtenu.

En ce qui concerne la subvention donnée à la Ruche, elle avait été accordée auparavant par M. Mesureur. M. Malvy estima d'ailleurs qu'il n'était pas mauvais de faire de Sébastien Faure son obligé.

Ne saviez-vous pas, demande M. Dubost, qu'à la Ruche on imprimait des tracts, et que votre subvention a été utilisée pour la fondation d'un abominable journal : Ce qu'il faut dire ?

M. Malvy dit qu'il ne croit pas que la subvention ait permis d'écrire un journal.

— D'ailleurs, ajoute-t-il, le journal a été soumis à la censure !

Le dialogue entre le président et l'accusé continue quand, tout à coup, on voit des sénateurs échanger des paroles à voix basse. Ce sont des nouvelles du front qu'apporte M. Paul Doumer. Bientôt des applaudissements éclatent, à l'adresse de nos soldats, dont les résultats des dernières opérations attestent, une fois de plus, la vaillance. L'audience est suspendue pendant vingt-cinq minutes.

À la reprise, M. Malvy s'explique sur la bienveillance qu'on lui reproche à l'égard de Maurice et de Cochin. Il prend la responsabilité des décisions de M. Leymarie, se défendant, d'ailleurs, de toute complaisance, affirmant qu'il fit arrêter Cochin dès qu'il fut avisé qu'il l'avait découvert.

On passe rapidement sur les imprimeries clandestines, et on arrive aux passeports délivrés aux révolutionnaires russes.

Là, M. Malvy déclare qu'il était personnellement opposé au départ de ces Russes. Les passeports ne furent accordés qu'à la suite d'une délibération en Conseil des ministres, à la demande même de M. Kerensky.

L'interrogatoire de M. Malvy continue ce matin.

Léopold BLOND.

LE "TIP" remplace le Beurre  
Aca. Pellerin, 82, r. Rambuteau (2<sup>e</sup> 1/2 le 1/2 kg.)

**LAIT**  
CONCENTRÉ

**SUCRÉ**  
et  
SANS SUCRE

NESTLÉ

En Vente partout

LA MARQUE PRÉFÉRÉE



## LES CONTES D'EXCELSIOR

### BRIGITTE CHEZ SA MÈRE

PAR  
PIERRE VALDAGNE

#### Disputes

Brigitte, toute heureuse, s'est installée dans son petit appartement de la rue de Ponthieu. Son mari s'y trouve fort à l'aise; le mobilier de mauvais goût lui déplaît; le chauffeur ne fonctionne pas, et, tous les jours, devant l'ascenseur, le concierge accroche l'écrin : « Arrêt momentané ». Mais Brigitte ne s'occupe pas de ces contingences. Elle est « chez elle ». Elle a sa domestique à elle. A vrai dire, en quinze jours, elle a changé de bonne huit fois. Jean Chantier s'embrouille dans tous les noms et n'arrive pas à avoir une cotelette cuite à point.

Ce soir, après une promenade avec Brigitte, il rentre de fort mauvaise humeur :

BRIGITTE (inquiète). — Qu'est-ce que tu as, mon chéri? Tu sembles préoccupé.

JEAN CHANTIER. — Je ne suis pas préoccupé : je suis embêté ! Nous venons encore de croquer dans l'escalier cette créature empanachée, parfumée et trépidante qui habite au-dessus de chez nous.

BRIGITTE (qui sent venir la pointe et veut la détourner). — Il me semble, Jean, que tu fais grande attention à cette femme ! Je ne me suis même pas aperçue que nous la croisions, moi !

JEAN. — Fichtre ! Elle embaumait les cinq étages ! C'est un fichu voisinage pour une femme comme toi !

BRIGITTE (indignée). — C'est que nous sommes dans une maison meublée, mon ami !

JEAN. — Je m'en aperçois !... Et je dois te prévenir qu'une fois ma convalescence terminée tu quitteras cette maison meublée, et tu retourneras chez ta mère. Ici, tu es dans une promiscuité !...

BRIGITTE. — Tu as toujours vécu à Roubaix !... Tu ne sais pas ce que c'est que Paris... Un rien t'effarouche !

JEAN. — Ma petite Brigitte, un rien m'effarouche, c'est vrai, mais c'est pour toi. Quant à Paris, je le connais plus que tu ne penses.

BRIGITTE. — Mon ami, ton caractère change beaucoup.

JEAN. — Mon caractère change ?

BRIGITTE. — Oui. Tu n'es content de rien ! Tu grognes !... Tu ne te plais pas chez toi... et tu ne tiens plus à moi puisque tu brèles de l'en retourner te battre !

JEAN (très gentil). — Brigitte, tu perds la raison ! Viens m'embrasser, et dis-moi ce qu'on fera demain.

BRIGITTE. — Demain, tu te lèveras tard parce qu'il faut que tu « fasses du lit ». Le médecin l'ordonne. Ensuite...

JEAN. — Dis-donc ! Qu'est-ce que tu dirais si nous allions dîner chez ta mère ?

BRIGITTE. — Tu veux dîner chez maman ?

JEAN. — Pourquoi pas ? Il me semble qu'il y a longtemps que nous n'y sommes allés.

BRIGITTE. — Nous avons vu maman avant-hier ! C'est une vraie passion que tu as pour elle ! Du reste, c'est entendu. Ça va d'autant mieux que demain j'en aurai pas de bonne !

Le dîner chez Mme Moutelle a été délicieux. Pauline avait soigné son menu. Aussi, le lendemain, Jean Chantier était d'excellente humeur, Brigitte résolu d'en profiter :

BRIGITTE. — Mon chéri, j'ai pensé à une chose. J'ai pensé que nous pourrions inviter quelques amis à dîner avec nous. Je voudrais en gentil dîner pour te distraire... un dîner de jeunes gens, comme nous !

JEAN (riant). — Marchons pour les jeunes gens !... Qui vois-tu ?

BRIGITTE. — Je vois d'abord Henriette Feston... Elle est folle, elle est gaie et elle s'habille à ravir !

JEAN (qui réfléchit). — Oui... Seulement ton amie Mme Feston ne me plaît pas beaucoup !

BRIGITTE (pincée). — Il me semble que j'entends maman !

JEAN. — Tu ne peux pas me faire un plus grand plaisir. Ta mère est une femme de sens et d'expérience.

BRIGITTE (vexée). — C'est bien ! Je n'inviterai donc pas Henriette !

JEAN. — Quels seront tes autres convives ?

BRIGITTE. — J'avais pensé à M. Arthur Gratte...

JEAN (sautant). — Ah !... celui-là !... jamais, par exemple !

BRIGITTE. — Pourquoi donc, s'il te plaît ?

JEAN. — Parce que ton Arthur Gratte m'est profondément antipathique, que ce vieux Cédalion tourne autour de toi. Tes autres noms ?

BRIGITTE (concentrée). — C'est inutile !

JEAN. — Je t'ai fâchée ?

BRIGITTE. — Non. Ce qui me fâche, ce sont tes partis pris.

JEAN. — Je vois très clair, et mon rôle est de te prévenir. Tu es toute jeune ; tu ne connais pas les embûches de la vie. Je dois te laisser de nouveau seule...

BRIGITTE (ironique). — Tu ne me laisseras pas seule, puisque tu me remettras entre les mains expérimentées de maman !

JEAN. — J'ai l'esprit plus tranquille là-bas quand je te sais auprès d'elle, c'est vrai !

BRIGITTE. — Y'aurait donc... tant que durera la guerre ! Puisse-t-elle se terminer bientôt, car le métier de soldat te donne des idées bien arrêtées, mon ami !

(Brigitte prend un livre et, boudoise, se met à lire.)

JEAN (l'appelant gentiment). — Brigitte !...

BRIGITTE (fâchée). — Oh !... mon ami, je t'en prie !... Ne continuons pas cette conversation !... Tout ce que tu me dis m'est absolument désagréable !

Cependant le temps passe, et Brigitte voit continuer ses soucis de maîtresse de maison. Il lui faut bien reconnaître que son mari n'avait pas tort en déplorant les promiscuités de l'immeuble. La crise de bonnes de Brigitte continue. Trois jours par semaine, au moins, elle doit faire son ménage et sa cuisine toute seule.

Or, le congé de Jean Chantier va expirer. Si la commission de réforme la renouvelle, ce sont deux mois encore que Jean et Brigitte devront passer rue de Ponthieu, dans la maison meublée. Et Brigitte elle-même en a peur, maintenant qu'elle a fait l'expérience de ce que c'est que « d'être chez elle ». Et, d'autre part, si Jean retourne au front, quelles inquiétudes de nouveau !

La commission a décidé. Jean Chantier est maintenu en convalescence. Il rentre annoncer la nouvelle à Brigitte. Il semble furieux. Mais Brigitte pousse un cri de joie !

BRIGITTE. — Jean !... Dès ce soir, nous démenageons : nous retournerons avenue Wagram !

JEAN. — C'est vrai ? Tu veux bien ?

BRIGITTE (qui ne veut pas encore dire toute sa pensée). — Evidemment, je veux bien, puisque tu le préfères.

Pierre VALDAGNE.

## 5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

### LA COOPÉRATION AMÉRICAINE A LA CONTRE-ATTAQUE D'HIER

**Nos alliés ont avancé de plusieurs kilomètres, fait quantité de prisonniers, et capturé de nombreux canons.**

(Officiel américain, 21 heures.) — Entre l'Aisne et la Marne, nos troupes, en étroite union avec les forces françaises, ont attaqué les positions de l'ennemi et pénétré dans ses lignes sur une profondeur de plusieurs milles. Nous avons capturé un grand nombre de prisonniers et de canons.

### LA SURPRISE DE L'ENNEMI A ÉTÉ COMPLÈTE

Les tanks avaient pris position la nuit pendant l'orage. Des officiers et des soldats ont été faits prisonniers en plein sommeil.

FRONT FRANÇAIS, 18 juillet. — Les Allemands viennent, à leur tour, d'éprouver les effets de la surprise et d'en subir les conséquences.

Ce matin, aux premières lueurs du jour, exactement à 4 h. 35, les troupes françaises et américaines, sur un front d'une quarantaine de kilomètres, allant de Fontenoy sur la route de Soissons à Compiègne jusqu'aux environs de Château-Thierry, s'élançaient à l'assaut des lignes allemandes. La surprise a été si complète que des soldats et des officiers ont été pris en plein sommeil. Un groupe d'Allemands a été surpris occupé à faucher du seigle dans les champs.

Quelques prisonniers faits les jours précédents au cours d'un coup de main ont déclaré que leurs officiers leur avaient affirmé qu'ils n'avaient absolument rien à craindre, attendu que les Français étaient hors d'état de tenter la moindre offensive avant longtemps.

On comprend par là combien les Allemands s'attendaient peu à notre attaque. Certaines divisions ennemies procédaient à leurs relèves.

Notre attaque a été puissamment soutenue par les chars d'assaut que nous avions pu amener en plein orage à proximité du terrain de combat. Cette circonstance nous a permis de ne pas donner l'éveil à l'adversaire.

La réaction de l'artillerie ennemie a été assez faible, et les troupes franco-américaines, appuyées d'un superbe élan, ont pu rapidement atteindre tous leurs premiers objectifs, bousculant l'ennemi et enlevant ses positions.

#### 18 canons enlevés dans un seul village

A Courchamp, nous nous sommes heurtés à une résistance opiniâtre que nous avons néanmoins brisée en capturant de nombreuses mitrailleuses et dix-huit canons.

Suivant l'appréciation d'un de leurs principaux chefs, les troupes alliées ont attaqué avec une très grande énergie, et leur allure a été merveilleuse. On cite le cas d'un bataillon qui, sous le feu de l'ennemi, a franchi la Savèrès en chantant, ayant de l'eau au-dessus de la ceinture.

Le concours de l'aviation a été des plus actifs, signalant les positions ennemies et bombardant les points de concentration. C'est ainsi même que trois trains, bondés de troupes allemandes accourant en renfort, ont été arrêtés, mitraillés et bombardés.

Les prisonniers faits au cours de notre avance ne sont pas encore dénombrés. Ils manifestent tous une surprise considérable en apprenant qu'il y a déjà plus d'un million d'Américains en France. On leur avait affirmé, disaient-ils, que les concours américains n'étaient qu'un gigantesque bluff, et que quelques unités insignifiantes pourraient à peine être mises en ligne.

#### Nos aviateurs bombardent les ponts de la Marne

(OFFICIEL.) — Notre aviation a continué à jouer brillamment son rôle dans la bataille pendant les journées du 16 et du 17 juillet.

Le 16, nos équipages de bombardement n'ont cessé d'attaquer les ponts de la Marne et de gêner le passage des troupes ennemies. Celles-ci, attaquées à la mitrailleuse et à la bombe, au moment où elles débouchaient sur les rives nord et sud, ont subi des pertes sérieuses et ont dû se disperser plusieurs fois. Le pont jeté

par l'ennemi en face de Dormans, copieusement arrosé de projectiles, s'est effondré. Les convois qui le traversaient se sont engouffrés dans la rivière.

Nos bombardiers ont effectué également des expéditions sur les cantonnements, gares, dépôts de munitions et lieux de rassemblement sur l'arrière-front ennemi. Vingt et une tonnes d'explosifs ont été lancées de jour, et quatorze au cours de la nuit. On a pu constater d'importants dégâts et une violente explosion à la gare de Maison-Blanche, des incendies dans les gares de Coucy-les-Étapes et de Bazoches. Nos avions, avec leur mordant habituel, ont livré de nombreux combats au-dessus des lignes ennemies ; vingt-neuf appareils allemands ont été abattus ou mis hors de combat, et cinq ballons captifs incendiés.

Le 17, en dépit du vent violent et des averse torrentielles, nos équipages ont pris l'air et obtenu de bons résultats ; douze avions allemands ont été abattus et quatre ballons captifs détruits. Au cours d'attaques sur les passages de la Marne, cinq mille six cents kilos d'explosifs ont été utilisés.

### M. de Kühlmann joue contre le parti militaire

M. de Kühlmann garde une dent au parti militaire, qui l'a renversé après l'avoir obligé à faire amende honorable devant le Reichstag. L'ex-ministre des Affaires étrangères rappelle aujourd'hui avec une certaine vanité ses paroles qui avaient fait scandale le 24 juin.

« J'avais dit, a-t-il déclaré à un « ami », que nous ne pouvions pas remporter de résultat décisif par la force des armes. Le moment ne va pas tarder à venir où l'on s'apercevra, en Allemagne, de l'échec de l'état-major. Alors mon heure sonnera. C'est à moi, qui aurai eu raison, qu'il faudra s'adresser, et je reviendrai au pouvoir, mais comme chancelier.

Les nouvelles de l'offensive allemande, qui commencent à ne plus laisser de doute à Berlin, ont donné cette assurance à M. de Kühlmann : il était moins fier, il y a trois semaines, quand il faisait à la tribune les excuses que lui avait dictées le comte Hertling.

D'ailleurs quand l'échec de Hindenburg et de Ludendorff sera connu en Allemagne dans son étendue, que M. de Kühlmann ne se fasse pas illusion : il ne sera pas seul à avoir joué sur le tableau de l'insuccès. Et le négociateur des paix impérialistes de Brest-Litovsk et de Bucarest sera loin d'apparaître comme l'homme de la situation.

Jacques BAINVILLE.

### Usines bombardées par les avions britanniques

(OFFICIEL BRITANNIQUE.) — Pendant la nuit du 16 au 17 juillet, nous avons bombardé les usines d'Hagondange et de Bourbach ; nous avons constaté de bons résultats et avons causé des dommages appréciables.

#### Un avion allemand survole l'Angleterre

LONDRES, 18 juillet. — Un communiqué annonce qu'un avion ennemi, volant à une altitude très élevée, est passé au-dessus de l'île Thanet ce matin, vers 6 h. 30.

Les défenses ont ouvert le feu et l'avion est reparti vers la mer.

## LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

#### Front britannique

(18 juillet.) — 13 HEURES. — Les troupes australiennes ont exécuté de bonne heure, la nuit dernière, une action locale heureuse dans le voisinage de Villers-Bretonneux. Elles ont avancé leur ligne au sud-est de cette localité, sur un front de plus d'un mille. Deux canons de campagne ont été capturés au cours de l'opération ainsi qu'un certain nombre de prisonniers et quelques mitrailleuses.

Pendant la nuit, nous avons également amélioré légèrement nos positions, au nord de Bailleul.

L'artillerie adverse a fait preuve d'une activité considérable, pendant la nuit, dans la région de Bailleul.

(18 juillet.) — 22 HEURES. — Cet après-midi, des troupes du Yorkshire ont exécuté un raid heureux au sud-est de Robecq et ont fait trente prisonniers.

En dehors de l'activité réciproque des deux artilleries dans divers secteurs, il n'y a rien d'autre à signaler sur le front britannique.

#### Front italien

(18 juillet.) — Action normale de l'artillerie et activité ordinaire de nos détachements de reconnaissance.

## ALERTE HIER SOIR A PARIS

C'est la vingt-septième depuis le 30 janvier. La dernière s'était produite le 1<sup>er</sup> juillet.

Un peu avant minuit, les sirènes, que Paris n'avait pas entendues depuis dix-sept nuits, se sont fait entendre à nouveau, annonçant que des avions ennemis se dirigeaient sur Paris.

Quelques minutes avant une heure, la breloque résonnait dans les rues sans qu'aucun tir de barrage eût été perçu par les Parisiens.

Voici le communiqué officiel qui a été transmis à une heure du matin :

La nuit dernière, quelques avions ennemis se sont dirigés vers la région parisienne.

Les moyens de la défense ont été mis en action, et nos batteries ont ouvert le feu. L'alerte, donnée à 11 h. 58, a cessé à minuit 40.

Rien à signaler.

### LE JAPON ET LES ÉTATS-UNIS SOUTIENDRONT LES TCHÈQUES DE SIBÉRIE

TOKIO, 17 juillet. — On apprend de bonne source que les Tchèques, moralement soutenus par les Alliés et les Américains, recevront bientôt très probablement l'assistance matérielle du Japon et de l'Amérique.

« Le gouvernement japonais consulte en ce moment la commission diplomatique spéciale et le « Genro » avant de prendre une décision définitive. »

### Le prince Oscar de Prusse renoncera à la couronne de Finlande

STOCKHOLM, 18 juillet. — D'après une note d'allure officielle allemande parue dans le journal suédois *Nya Dagligt Allehanda*, l'empereur Guillaume renoncera à la candidature de son fils Oscar au trône de Finlande.

#### Le gouvernement démissionnera si la monarchie est repoussée

HELSINGFORS, 18 juillet. — Aujourd'hui a lieu le vote décisif de la Diète au sujet du régime politique. Demain, la session sera close.

Le chef du gouvernement a renouvelé aux groupes de la Diète la déclaration que le gouvernement estime la monarchie nécessaire pour le calme intérieur, les relations extérieures, la situation militaire et financière. Il démissionnera si son projet tombe.

### Le duc Guillaume d'Urach accepte la couronne de Lithuanie

GENÈVE, 18 juillet. — On mande de Stuttgart que le Conseil d'Etat lithuanien, réuni à Vilna, a décidé d'offrir la couronne de Lithuanie au duc Guillaume d'Urach. Le duc a accepté. Il prendra le nom de Mindove II, en mémoire du roi Mindove I<sup>er</sup>, un des héros populaires de la Lithuanie au moyen âge.

Le duc d'Urach est apparenté à un degré assez éloigné à la famille royale de Wurtemberg. (Radio.)

#### Les Etats-Unis veulent une Lithuanie libre

NEW-YORK, 18 juillet. — Un conseil international de Lithuanie se tiendra à Lausanne (Suisse). Trois Américains d'origine lithuanienne représenteront les Etats-Unis et s'embarqueront sous peu.

Le conseil sera appelé à étudier les moyens de faire de la Lithuanie une nation libre.

Le conseil de Lausanne sera une organisation permanente.

Les représentants américains sont : M. J.-F. Mastauskas, de Detroit (Michigan) ; le Révérend J. Douzis, de Boston ; et M. K. Pasketas, de Brooklyn (New-York).

## LA MODE

### LES ROBES DE COTON

QUELQUES journées chaudes ont rendu le costume tailleur à peu près insupportable, et les robes de coton ont fait, même à Paris, leur apparition. Dans toutes les villes du Midi ou du Centre, où la mode française s'est ancrée tout à l'aise, tandis qu'elle est tenue à plus de simplicité et de discrétion, les jolies robes de coton sont nombreuses.

Moins coûteuse comme tissu, la toilette légère de l'été exige une plus grande dépense comme entretien et, à cause des nettoyages fréquents, un nombre de robes plus important. Certaines femmes, dans les stations très fréquentées, emportent cinq ou six robes légères, parfois faites sur la même modèle, la diversité des tissus permettant de leur donner un aspect très différent. Les voiles de coton sont certainement les plus séduisants des tissus légers actuels ; non pas les voiles imprimés, dont les coloris ne résistent ni au soleil ni



(JENN.)  
Robe de voile de coton « ambre »

au lavage ; mais ces voiles brochées ou brodées tissés de carreaux ou de grosses pastilles dans des tons un peu marqués plutôt que trop pastellisés.

Cette jolie robe de voile jaune ambre, croquée cette semaine à Biarritz, est bordée de voile blanc formant de petits parements au bas des manches et deux plus au bas de la jupe. Un col-écharpe, qu'on peut, à volonté, enrouler autour du cou — ce qui atténue l'effet un peu nu du décolleté carré — est fait avec les mêmes tissus ; ces cols écharpes sont très en faveur cette saison pour tous les genres de robe.

Quelques femmes reviennent aux encolures montantes ; ce n'est peut-être pas très indiqué avec la température actuelle, mais ces encolures, qui ne sont ni ajustées ni balancées, et par conséquent pas gênantes, refusent beaucoup les femmes qui ne sont plus jeunes.

En vérité, lorsqu'on n'a plus vingt ans, que les formes, sans être épaissies, n'ont plus la gracilité de l'adolescence, il faut savoir choisir dans la mode ce qui vous sied et vous avantage. Pour celles qui ont, naturellement, du goût, le choix n'est pas difficile ; mais combien de femmes ne voient-elles pas actuellement coiffées de chapeaux trop juteux, habillées de robes trop écourtées, chaussées de souliers trop fantaisie qui leur donnent un aspect de petites filles avant trop vite grandi tout à fait ridicule. Quelques femmes, peu nombreuses encore, reviennent à la jupe plus longue qui, avec la taille de plus en plus imprécise, leur fait une silhouette d'une finesse et d'une ondulation charmantes. La grande blouse droite, presque aussi longue que la jupe, en organdi, en tissu ou en toile de soie, de la même teinte que la jupe, si celle-ci est de couleur, ou d'un ton franc si elle est blanche, sied à tous les âges, à condition que les formes n'affichent point des rondeurs trop exagérées ; elles sont précieuses pendant la saison chaude et permettent de varier facilement la toilette.

JEANNE FARMANT.

#### ELEGANCE ESTIVALE

Jamais la silhouette n'a paru plus dégagée, ni la taille plus souple qu'actuellement. Cela tient à ce que jamais les femmes n'ont été corsetées d'une manière aussi bien comprise. Sans être raidies, les hanches sont enveloppées et affinées ; la poitrine est complètement dégagée, ce qui fait paraître le buste plus court et plus jeune. La taille ne serrée fait dire de quelques femmes élégantes qu'elles ne portent pas de corset, alors qu'elles portent en réalité un corset bien fait sur mesure, laissant la grâce des attitudes et la liberté des mouvements. Sous la robe ou le chandail de tricot si en vogue, rien n'est joli comme une ligne fine et souple. Avant de partir en voyage, commandez un des corsets que Claverie a créés spécialement pour cette saison ; vous êtes sûre d'être à votre aise et, malgré tout, parfaitement habillée. Visitez l'exposition des modèles d'été de Claverie, le maître corsetier, 234, faubourg Saint-Martin, angle de la rue Lafayette (métro : Louis-Blanc) Paris X<sup>e</sup>.



### LE PAVILLON BLEU

#### HOTEL-RESTAURANT A SAINT-CLOUD

est toujours ouvert  
Son élégante clientèle y lise, déjeune et dîne à l'ombre des arbres du beau parc de Lenôtre, sans soucis des gothas. — Téléph. 23. — Garage

### VIF ECLAT DES YEUX

#### VIF-KAIR

Beauté séductrice, véritable Magic, par le Flacon, franco 3 fr. (Taxe 10 %). Grand Flacon 6 fr. 50. En ville, 37, Passage Jouffroy, PARIS

#### NOUVELLES BRÈVES

— La Chambre, continuant la discussion du renouvellement du privilège de la Banque de France, a repoussé les amendements de M. Barthe et Vincent Auriol.

— Par décision du commandant en chef, la fourragère a été attribuée aux 116<sup>e</sup>, 166<sup>e</sup> et 168<sup>e</sup> régiments d'infanterie.

— La Croix-Rouge américaine a mis à la disposition de la commission de sauvegarde de l'enfance, une somme de 100.000 francs destinée à faciliter le séjour des petits Parisiens à la campagne.

— Le 2<sup>e</sup> conseil de guerre a condamné, hier, à un an de prison avec sursis le capitaine Baliero, du 19<sup>e</sup> escadron du train, accusé d'avoir usé pour son usage personnel de l'essence dont il avait la garde.

— Le capitaine Grébaud a interrogé, hier après-midi, le banquier Jacob-Julius Siern qui lui a fourni des explications sur ses opérations financières.

M. Jacques Dhur, directeur de l'Eveil, dans une lettre adressée au président de la Haute Cour, a demandé à être entendu comme témoin.

#### PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de P... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Ennuyée. — Passez chez Desvilles, Plu., 24, r. Etienne-Marcel, et prenez ses « Pâtes de G. gartina » (12 fr. 50 le fl. ; 7 fr. 50 le 1/2) ; vous maigrirez très vite. En même temps, de-

mandez « Tilania » (3 fr. 60 franco) pour la destruction de ce duvet gênant.

Violette, Grenoble. — Je vous conseille de fixer votre choix dans la gamme des parfums naturels : muguet, iris, violette ; ce sont d'ailleurs les plus coûteux.

Mme D... à Puteaux. — Je crois que la déclamation au commissaire suffit et que vous avez le droit de garder le chien tant que son propriétaire ne le réclamera pas.

## POITRINE IMPECCABLE

**OPULENTE, FERME, HARMONIEUSE**

Acquis ou récupéré rapidement et sûrement, chez la femme et la jeune fille, par l'EUTHÉLINE, seul composé nouveau, absolument inoffensif, approuvé par le corps médical et reconnu scientifique. (Communique à l'Académie des Sciences (Séance du 23 Fév. 1917) et à la Société de Biologie (Séance du 17 Fév. 1917).) Prix : 10 fr. le flacon de 100 grammes. Labor. EUTHÉLINE, Pl. Théâtre-Français, 2, Paris.



